

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Germain FAVRE

Deux âmes : A propos des
"Oberlé" et du "Maître de la Mer" :
Suite et fin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 270-275

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

DEUX AMES

A propos des "Oberlé" et du "Maître de la Mer"

(Suite et fin)

Pas plus que des *Oberlé*, nous ne voulons ici donner au lecteur une idée complète du chef-d'œuvre assez compliqué de Vogüé. Nous lui emprunterons seulement quelques traits relatifs au point de vue spécial à notre étude.

Dans ce roman, trois personnages jouent un rôle

transcendant. Le héros du livre Archibald Robinson, est un de ces hardis organisateurs de trust du Nouveau-Monde; c'est le type de sa race entreprenante et tenace, qui marche à la conquête de l'univers, non plus avec l'épée, comme les preux d'antan, mais avec l'argent.

Au Maître de la mer l'auteur oppose le capitaine de Tournoël qui incarne l'esprit de la vieille tradition française. C'est un frère puîné du commandant Marchand, que le Gouvernement français abandonne après une expédition héroïque et inutile. Le « Multimilliardaire » veut utiliser pour ses projets cette force qui se perd. Le capitaine se méfie de ses propositions : c'est le conflit souvent aigu de l'âme latine et de l'âme anglo-saxonne.

Un troisième personnage, Fianona Millicent, est chargée en quelque sorte de trancher le différent. Convoitée par Archibald et Tournoël, il lui semble que le premier la rendrait reine de la terre, le second reine du ciel. Elle finit par prendre le ciel !

Rien de beau comme la scène où se livre le duel de ces deux âmes : l'or combattant l'épée, deux âmes, l'une nouvelle, l'autre vieille s'entrechoquant ; on croirait un écho des beaux vers de Bornier chantant les deux Epées de Charlemagne.

Archibald, que hante le rêve d'une vaste entreprise au cœur de l'Afrique, a épuisé toutes ses ressources pour engager Tournoël à son service. Le vaillant soldat est resté inflexible. La surprise de l'Américain est grande. Peut-être ses offres ne sont-elles pas assez alléchantes ? « Puis-je vous demander, Capitaine, lui dit-il, combien vous rapporte une année de travaux et de combats au Soudan ? »

Cette question ne manque jamais d'étonner un peu les âmes à sentiments idéals, qui oublient facilement sous le charme qui les enivre *le primum est vivere*. On se souvient de l'effarement qui s'empara du jeune amoureux de la *Bibliothèque de mon oncle*, de Töppfer, quand le rigide géomètre, le père de la jeune fille qu'il aimait furtivement, lui adressa

à brûle-pourpoint la même question. « Que gagnez-vous, monsieur, année commune ? » Heureusement une bonne, une bien heureuse péripétie (qu'Aristote qui loue la péripétie en soit béni !) vint le tirer de son embarras. ¹

Tournoël, lui, répond :

— L'honneur !

— C'est entendu, j'insiste, en espèces.

Tournoël gagne 5,436 fr., détail négligeable à ses yeux ; ce qui l'est moins, c'est « la nuance délicieuse du coup de chapeau que lui tirent tous ses concitoyens, le paysan et l'ouvrier, comme le grand seigneur. »

Cette conversation sous le globe de l'Américain, surtout la dernière question du milliardaire et la réponse de l'officier, résume deux états d'âme et explique toutes les différences qui surgiront entre l'âme latine et l'âme anglo-saxonne dans le cours de l'ouvrage.

Toutes les deux marchent à la conquête du monde : même but, mais combien différents les motifs qui les poussent et les moyens auxquels elles ont recours. Le principal pour Archibal — *faire des affaires* — devient l'accessoire pour Tournoël, et réciproquement l'honneur, la considération, les grades, les uniformes, — l'idéal qui inspire le Capitaine franc — ne sont aux yeux du Crésus yankee que des façades vermoulues qui s'écroulent. Passé le règne du hobereau ! Rois, princes, faites place au capitaliste, au perceveur de l'impôt. Le globe, c'est une riche proie, où l'on peut exercer sa virtuosité et assouvir ses robustes appétits. L'âme latine au contraire y veut continuer à exercer ce que Vogüé appelle les chevaleresques folies de ses pères, la Croisade et la Révolution. « Libérateurs du Saint-Tombeau ou libérateurs du genre humain, propagateurs de l'Évangile ou des Droits de l'homme, tous ceux de sa race avaient débordé sur le monde pour y recueillir de la gloire en y semant des idées, pour façonner ce monde à l'image de leur belles chimères. »

¹ Rod. Töpffer: *Nouvelles genevoises : La Bibliothèque de mon oncle.*

Par suite du duel de ces deux âmes, on achève de les connaître. Partout l'âme anglo-saxonne se révèle pratique, souvent terre à terre, l'âme latine est plus idéale, parfois d'un idéal chimérique. Tournoël qui refuse de s'associer avec Archibald pour conquérir l'Afrique, ne voit pas d'inconvénient à ce que cet adversaire magnanime remette sur un bon pied sa nouvelle plantation de l'Amérique du Sud; du moins il déclare qu'il ne poussera pas le *donquichottisme* jusqu'à refuser les bons offices de Robinson en faveur du patriotisme de sa femme. L'âme anglo-saxonne est cosmopolite, sa patrie est là où l'on est bien, — c'est-à-dire là où il y a de l'argent — le *money* est son drapeau, l'âme latine s'inspire du drapeau de la patrie ; la première est sans préjugé (est-ce toujours un bien ?) jeune et forte, mais pas toujours équilibrée, sacrifiant les principes, quand un fait isolé l'exigera, la seconde suit une tradition, un principe; celle-là consulte la froide intelligence et son intérêt — voyez l'épisode du pauvre Charençon — celle-ci aussi ce que l'on appelle la raison du cœur. Si elle est parfois chimérique, l'autre par contre n'échappe pas, du moins telle que l'a représentée Vogüé, au reproche que fulminait le P. Ollivier du haut de la chaire de Notre-Dame : » Ce siècle semble avoir un sac de gros sous pour cervelle et pour cœur. » ¹

L'âme latine, on peut le prévoir par ce qui précède, sera la moins habile; elle sera meurtrie; par sa folie dans le dévouement, elle sera facilement trompée. Malgré cela,

¹ P. Olivier : *Retraite pascale de 1897 : Obstacles à l'étude*. — Vogüé a essayé de donner à Robinson un idéal, celui du prophète Hiram Jarvis: réaliser la suprématie mondiale des Anglo-Saxons, pour le plus grand bien de l'humanité, comme pour la plus grande gloire du christianisme; mais d'abord le Maître de la mer, en dehors de son unique entretien avec Jarvis, n'y pense guère. S'il a un idéal, c'est plutôt le judaïsme car ainsi que l'a remarqué le Chroniqueur littéraire de la *Quinzaine*, la domination d'Israël sur les peuples (la race anglo-saxonne constituant l'Israël des temps modernes) forme le fond et oriente la pratique de cette religion dangereuse de Jarvis qui agrée volontiers comme Apôtres des Cécil Hodes et des Jameson.

peut-être à cause de cela même, nous l'aimons, nous la préférons à l'autre ; nous sommes en ce point tous de France, parce que la France n'ouvre tant son cœur de mère que pour les héros malheureux qu'elle chante de préférence à un Turenne et à un Napoléon, un Roland et une Jeanne d'Arc.

Tournoël et Archibald ne peuvent s'entendre, pas plus que les habitants de la maison d'Alsheim dans les *Oberlé*. Personnifiant le duel tragique de deux races, de deux mentalités ils ne se comprendront peut-être jamais.

En fermant le «Maître de la Mer», maint lecteur se demandera à qui vont les préférences de Vogüé : à Robinson ou au Capitaine français. Est-ce pour mieux faire ressortir la supériorité de l'âme française et latine, qu'il lui a opposé un homme de la taille de Robinson, que sa prodigieuse force rend sympathique ? Fianona se prononce, il est vrai, pour Tournoël, le lecteur, qui se détache de l'officier à mesure qu'il devient plus romanesque, le regrettera peut-être : est-ce un défaut du roman ou calcul de l'auteur ? A ses yeux ces deux âmes ont leur mérite ; le désintéressement de l'âme française et l'industrielle rapacité de l'anglo-saxonne collaborent au perfectionnement de ce globe, à la mystérieuse éclosion du futur où elles consomment leurs énergies contraires.

Plût à Dieu que toutes contraires qu'elles sont, elles marchassent toujours ainsi sans conflit sanglant, se secondant l'une l'autre. Car les deux grandes civilisations qu'elles personnifient, selon la pensée de Brunetière, ne sont point faites, ni Dieu ni la nature ne les a faites pour être ennemies, mais au contraire pour se pénétrer pacifiquement, se compléter, se perfectionner l'une l'autre.

Tournoël sort de la lutte avec les honneurs de la victoire, Jean Oberlé, plus sympathique, est moins heureux, image de la pauvre Alsace, toujours plus meurtrie en voulant se rapprocher de la France, il tombe sous les balles

allemandes en mettant le pied sur le territoire français. Il est recueilli et soigné dans la cabane d'un garde-frontière.

— Qui êtes-vous, lui demande le douanier.

Dans le demi-rêve, Jean Oberlé répond: « L'Alsace », L'Alsace qui vient cicatriser ses blessures et réchauffer son âme au contact de la plus grande patrie, dont on l'a arrachée.

Ces deux ouvrages ont, à côté de beaucoup d'autres mérites, celui de faire aimer la France; au milieu des hontes actuelles René Bazin et Melchior de Vogüé ont rendu un réel service à leur pays; outre qu'ils ont enrichi son patrimoine littéraire, ils ont accompli une bonne action. L'âme latine s'incline; ils ont ranimé l'espérance qui, comme le soleil au bord de l'horison, s'ensevelit dans la nuit pour la résurrection des matins.

P. CRISTOPHE